

Le Professeur de Piano

(INÉDIT)

Dans le petit boudoir, tendu de soie bleu pâle, qui fait un cadre seyant à la beauté blonde de Marguerite Duroc, la grande amie, Eva Lachère, est en train de feuilleter la musique nouvelle, assise au piano. Elle esquisse une valse, puis un cake-walk, une marche, et tandis que par la fenêtre entr'ouverte, s'échappe un flot de petites notes qui s'en va troubler les moineaux pépiant au soleil du printemps, la musicienne s'arrête, le temps de mettre un gros cahier de côté et de fouiller le porte-musique à proximité de sa main.

—Rien de ton goût? demande Marguerite, enfoncée dans un grand fauteuil près du piano.

—Non, ce sont des choses que je connais déjà.

Eva retire du porte-musique quelques feuillets à couverture bleue et les examine.

—Tiens, une chanson! elle doit être inédite. "Musique et paroles de Vincenzo Romani." Où as-tu déniché ça?

Marguerite n'avait pas paru entendre, et Eva, qui ne se souciait probablement pas de la réponse, se mit à déchiffrer la chanson, un lied mélancolique, accompagnant des paroles d'amour naïves, un aveu timide, où il est question de départ, d'adieu.

—Ce n'est pas laid, conclut-elle, le dernier couplet fini. Et pas connu encore, du tout. Je ne sais pas si je pourrais l'apprendre pour le chanter demain, à la soirée de madame Rodier, Qu'en dis-tu?

Cette fois, Marguerite fronça le sourcil d'un air désapprobateur.

—Apprendre cette chanson d'ici à demain soir? Mais tu n'y penses pas, elle est trop difficile d'abord.

—Ça te déplaît que je l'apprenne, fit Eva. Mais qu'est-ce qu'elle a, mon Dieu? Elle me regarde avec des yeux, on dirait que je viens de commettre un sacrilège en touchant à cette chanson. C'est un de tes cavaliers qui l'aura composée, un poète, un musicien malheureux, je suppose. Voyons, conte-moi ça, avec les amies, on n'a pas de secrets.

Et abandonnant vivement le piano, Eva vint s'asseoir aux pieds de Marguerite; elle laissa tomber sa tête sur les genoux de son amie et lui prit les mains en disant:

—Conte, je suis tout oreilles.

Ainsi mise en demeure, Marguerite dut s'exécuter. Elle se recueillit, puis elle commença dans le silence du petit boudoir.

—Tu n'as pas connu un Italien, qui fut professeur de musique, pendant une dizaine d'années environ, ici à Montréal? Il s'appelait Vincenzo Romani de son vrai nom, mais nous le désignions plus familièrement sous celui de Vincent. Tu ne l'as pas connu, n'est-ce pas?

La petite tête d'Eva fit signe que non.

—C'est l'auteur de cette chanson, reprit Marguerite. Un drôle d'homme en vérité. Il me semble le voir encore, avec sa haute taille qui commençait à se courber, son teint basané, son grand front. Il était affreusement négligé dans sa tenue, la cravate toujours nouée à la diable, et les cheveux tout droits à force d'être rejetés en arrière. Celui-là, il dut en subir des déceptions ici. Il était arrivé avec des projets d'avenir et des rêves de fortune que semblait autoriser sa jeunesse, son talent réel, et quand, dix ans plus tard, malade, découragé, il voulut retourner au pays, c'est la colonie italienne qui dut le rapatrier à ses frais. Il laissait des dettes. Tout ce qu'il avait pu trouver pour s'empêcher de mourir de faim, — à part quelques leçons procurées par des amies, — c'est un petit emploi à l'Hôtel de Ville, et encore ne l'avait-il gardé que quelques mois, car sa nature indépendante ne pouvait se plier à un travail régulier. Avec ça, fier, peu sollicité, et ne se préoccupant pas plus du lendemain que s'il eut possédé les millions de Carnegie, un vrai bohème.

Madame Leduc nous le recommanda, je sortais justement du couvent, et comme maman craignait que n'ayant plus de leçons pour stimuler ma paresse, je ne cessasse tout à fait de pra-

tiquer mon piano, ses services furent acceptés. Je n'aimais pas la musique dans ce temps-là, je ne l'apprenais que par obéissance, mais lui me la fit aimer. Ah! quel feu dans cette nature d'Italien, quel enthousiasme pour l'art! Dès qu'il était question de musique, devant lui, il n'était plus le même. A vrai dire, je ne lui trouvais qu'un défaut comme professeur: c'était de marcher toujours à grands pas pendant les leçons, en battant la mesure et en gesticulant de telle sorte que je craignais à chaque instant qu'il ne fit dégringoler un bibelot d'une étagère ou n'accrochât les pendeloques d'un lustre, accident qui ne lui arriva heureusement jamais.

Il me donna des leçons pendant deux ans. Une sorte d'intimité s'était peu à peu établie entre nous. Plus je connaissais mon professeur, plus je l'estimais, m'expliquant ses allures excentriques et son air d'illumination par la vie de privation qu'il menait. Sans doute, s'il avait pu se payer le luxe d'un appartement coquet, bien chauffé l'hiver, il eût montré une physionomie plus sereine, mais sa chambre était une mansarde, louée par une sordide maîtresse de pension moyennant deux leçons de piano par semaine à ses demoiselles, et c'est avec des expédients de ce genre qu'il parvenait à joindre les deux bouts, heureux encore quand ses créanciers ne le harcelaient pas de trop près.

Un matin de novembre, froid, brumeux, il m'arriva dans un état d'énerverment tel, que je pensai que quelque chose d'extraordinaire lui était survenu, une querelle avec sa maîtresse de pension ou une visite d'huissier. Je me trompais dans mes conjectures. Il retournait en Italie et, sans préambule, il me l'apprit la leçon finie. Une souscription, ouverte en cette ville par le consul d'Italie avait couvert les frais de son voyage. Le pauvre diable avait une figure moitié figue moitié raisin, qui me prouva que s'il était content de revoir sa belle Italie, il ne pourrait jamais oublier le désenchantement éprouvé au Canada. Il n'avait que trente-cinq ans pourtant; il était encore temps pour lui de se ressaisir, de lutter pour refaire sa vie; si la guigne s'acharnait à le poursuivre là-bas, il aurait toujours le ciel et le soleil qui ne font pas grelotter.

Avec toute l'éloquence dont j'étais capable, je lui exposais ces raisons de reprendre courage sans qu'il m'écoutât. Il paraissait réfléchir intérieurement sur l'opportunité d'une démarche très difficile, car ses lèvres s'ouvraient et se refermaient quelquefois comme voulant dire quelque chose et n'osant pas. Lorsqu'il fut sur le point de me quitter, il me remit cette chanson que tu viens de déchiffrer, et me pria de la remettre plus tard à Mlle Lambert, une de ses élèves qui était en voyage à la Havane, ce que je lui promis.

Une explication s'imposait. Il me la donna, le rouge au front. "Voyez-vous, me dit-il, on a beau être un pauvre hère, faire un métier ridicule et n'arriver à rien, on a tout de même un cœur. Vous comprenez que si j'avais dû rester ici, je n'aurais jamais parlé d'amour à Mlle Lambert, qui est riche et possède une situation enviable, mais puisque je pars, il me semble qu'il n'y a pas d'indélicatesse à lui laisser cette chanson que j'ai écrite pour elle. Vous lui direz tout, mademoiselle. Elle ne rira pas, elle est bonne et, sans fatuité, je pense qu'elle me regrettera. Qu'elle se berce de mon aveu et qu'elle m'accorde un souvenir de temps à autre, c'est tout ce que je lui demande."

Cette demoiselle Lambert, je ne la connaissais que pour avoir vu son nom une fois dans le compte rendu d'une réception donnée à Ottawa, par la femme d'un ministre. Ce n'était pas suffisant pour me charger d'une mission aussi délicate auprès d'elle. Mais je voyais mon professeur si chagrin, et la preuve de confiance qu'il me donnait, me flattait tellement, que je n'eus pas le courage de refuser, me disant que je pourrais toujours m'en tirer avec du tact, de la diplomatie et les mille ressources qu'une mondaine a à sa disposition. Comment était cette ancienne élève qui lui avait si joliment tapé dans l'oeil? Brune ou blonde? Laide ou jolie? Voilà la question que je me posai plus d'une fois pendant l'hiver qui suivit ce départ, libre d'accueillir tous les suppositions, car signor Romani ne m'avait rien dit à son sujet, sinon qu'elle était bonne. Une fée de jeunesse et de beauté sans doute, pour avoir plu au goût sévère de cet artiste d'Italien et le cœur, tout vibrant de sympathie puisqu'il la disait bonne, lui, le sceptique qui ne croyait pas aux beaux sentiments.

"Mlle Yvonne Lambert est revenue parmi nous, après avoir passé l'hiver à la Havane. Elle recevra tous les premiers et troisièmes mardis de chaque mois, à sa résidence de la rue Sherbrooke." C'est ainsi que les notes sociales d'un de nos grands quotidiens m'apprirent le retour à Montréal de celle qui m'intéressait tant. Plusieurs de ses amies faisant partie du cercle de mes connaissances, je les interrogeai discrètement à son sujet. Laure qui est bienveillante, qui ne semble voir les personnes et les choses qu'à travers une gaze rose, me dit beaucoup de bien de Mlle Lambert: une charmante fille, originale, très appréciée de tous ceux qui l'approchent. Adrienne, évidemment jalouse, m'assura le contraire: une laide doublée d'une sottise, voulant toujours écraser les autres de son élégance et jetant par les fenêtres l'argent que sa mère accorde à ses caprices, toute la famille vivant sur ce ton d'extravagance. Je m'aperçus combien il était difficile de se former une opinion d'une personne d'après les bonnes amies, les unes lui trouvant tous les défauts, les autres lui reconnaissant toutes les qualités, selon qu'elles sont en bons ou en mauvais termes avec elle. Parmi tous ces potins, je pus cependant démêler que Mlle Lambert était, ou du moins paraissait, très riche, qu'elle allait beaucoup dans le monde, cultivait les sports, voyageait fréquemment à l'étranger, était très lancée, très "stylish" enfin. J'appris encore que plusieurs prétendants papillonnaient autour d'elle et qu'elle ne manquait jamais de danseurs au bal, d'où je conclus que sa famille était riche et influente. Quand je demandai par exemple si elle était bonne musicienne, voulant m'assurer qu'elle avait profité des leçons de notre excellent professeur, je ne pus rien savoir de précis, et pour être édifiée là-dessus, comme pour m'acquitter de mon message, force me fut d'attendre un occasion de connaître Mlle Lambert par moi-même.

Cette occasion ne se présentait pas vite. J'avais accepté de diner chez une dame que je détestais sincèrement; j'avais accepté parce que je savais Mlle Lambert sur la liste des invités. Mlle Lambert se trouva malade ce jour-là, obligée de garder la chambre. Je fus à un euchre donné par une de ses tantes chez qui j'étais presque sûre de la rencontrer; je ne sais pour quelle raison elle ne vint pas. Je me fis présenter à une de ses cousines qui ne me plaisait qu'à demi: elle était brouillée avec cette cousine, ne la voyait pas depuis plus d'une année. Et toujours, je multipliais les démarches pour me rapprocher d'elle sans qu'elle s'en doutât, bien entendu, et toujours la destinée ironique s'obstinait à nous séparer.

Enfin le hasard me fut propice. J'assistais un soir à une fête de charité qui réunissait une société très mêlée. Pendant qu'au piano, une grande blonde, aux yeux hâves, aux lèvres peintes, à la coiffure de chanvre, jouait avec beaucoup de brio une sonate de Haydn, son éventail laissé aux mains d'un jeune gandin qui lui tournait les pages, j'entendis prononcer le nom de Mlle Lambert près de moi. Jeu brillant et sûr. La sonate finie, les applaudissements éclatèrent de tous côtés, la musicienne se leva, saluant et remerciant, et, dans la rumeur de la foule, j'entendis une dame la féliciter de son talent:

"Ma mie, vous jouez à ravir. Est-ce que vous n'avez pas pris des leçons du professeur Romani? C'est pourtant lui aussi qui a enseigné à ma fille et elle ne joue pas comme vous." — "Oui, j'ai pris de ses leçons pendant quelque temps", répondit Mlle Lambert d'un air négligent, "mais on ne peut pas dire que c'est lui qui m'a formée; c'est en Europe, madame, que j'ai réellement fait des progrès, c'est là que j'ai eu des professeurs qui m'ont fait comprendre l'art. Romani, vous l'avez connu, il avait toujours la tête dans les nuages, il ne suivait pas suffisamment ses élèves. Nous le tolérions à la maison, parce que les leçons pour lui, c'était le pain."

—Oh! la menteuse! elle qui n'a jamais pris de leçons de musique en Europe, murmura une voix inconnue près de moi.

Mais est-ce que j'avais besoin d'en entendre davantage? Elle avait fait la charité à son professeur. Est-ce que je pouvais, après cela, lui remettre l'aveu si humble, si touchant de celui qu'elle avait si bien réussi à tromper. Je laissai la chanson dans mes cartons et, depuis, quand je la trouve, j'envoie au pauvre absent le souvenir qu'il demandait.

JEANNE.